

Sur les chemins de l'enfance

Il y a pour moi comme un mystère qui enveloppe mon plus ancien souvenir : il s'agit du jour où j'ai fait mes premiers pas en gardant l'équilibre. Je devais avoir à peine plus de 1 an, je m'étais mis debout en m'appuyant contre la paroi blanche du corridor ; j'étais entré – hésitant mais marchant librement –, pénétrant dans la cuisine à la surprise et face aux applaudissements de ma famille réunie autour de la table pour le repas. Des quatre enfants, j'arrivais troisième.

Comment puis-je me le rappeler, aujourd'hui encore ? Comment se font et se défont les éléments que nous gardons dans notre mémoire, exactement ? La question est compliquée, car nous avons d'une part des souvenirs authentiques et d'autre part des représentations construites à partir de ce que nos proches, qui nous ont vus grandir, nous ont rapporté.

Une étude menée en 2014 par des psychologues de l'Université d'Emory, aux Etats-Unis¹, a révélé à quel point notre capacité à garder les « vrais souvenirs » varie selon la manière dont cette mémoire est sollicitée dès le plus jeune âge. Alors que les enfants de 5 à 7 ans se souviennent de 60 % des événements du début de leur vie, ceux de 8 à 9 ans n'en retiennent que moins de 40 %. Ce phénomène, qualifié d'« amnésie infantile », n'est pas inéluctable : l'étude, menée auprès de quatre-vingt-trois enfants questionnés régulièrement par leurs parents, montre que les enfants qui gardaient le plus de souvenirs à l'âge de 9 ans étaient ceux que les parents avaient encouragés à s'exprimer le plus sur leurs souvenirs alors qu'ils n'avaient que 3 ans – âge auquel émergent, généralement, les premières remémorations. C'est un âge auquel l'enfant commence aussi à avoir conscience d'être une personne à part, se distinguant de son entourage et disant « moi », « je veux ». Les spécialistes mentionnent néanmoins que nous pouvons avoir des premiers flashs remontant à 18 mois-2 ans. Je crois, en l'occurrence, que mes premiers pas sont inscrits dans ce genre de flash.

Nous habitions au cœur d'un petit village de campagne du Jorat en Suisse romande, bordé de forêts, entrecoupé de haies et agrémenté de vergers et d'arbres fruitiers, face à l'immense panorama des Alpes. Celles-ci resplendissaient surtout lors des premières neiges ; elles semblaient hors d'atteinte lorsqu'il faisait beau, et toutes proches lorsque la pluie allait venir.

A l'époque, dans les années 1950, ce village agricole alliant élevage et cultures de céréales et de pommes de terre se trouvait dans la transition vers la modernité, avec tout ce que celle-ci allait réserver à la paysannerie. Les voisins les plus proches de la laiterie-fromagerie où j'ai grandi furent les derniers à garder leurs chevaux de trait. Un peu plus haut dans le village se trouvait la forge avec son foyer aux lueurs intimidantes, dégageant une odeur âcre lorsque le forgeron ferrait les chevaux. Ces paysans avaient maintenu une tradition agricole millénaire, remontant à la civilisation celte. De celle-ci, il est en effet connu qu'elle était constituée à majorité d'agriculteurs-éleveurs, réputés pour l'abondance, la diversité et la qualité de leur production. On leur doit aussi toute une série d'inventions technologiques, dont la plus spectaculaire est une faucheuse-moissonneuse développée en pays rémois (région de Reims) et trévire (Trèves), alors que partout ailleurs, durant l'Antiquité, l'on moissonnait encore à la faucille ou à la faux. Pliny l'Ancien évoquait déjà cette machine actionnée par des chevaux, dont la représentation fut retrouvée beaucoup plus tard sur deux blocs de pierre sculptés. Elle consistait en un char à deux roues poussé, et non tiré, par l'animal. Il était muni d'un bac récolteur qui portait, sur le bord avant, un rang de lames dentées, pour moissonner l'épeautre en particulier.

Pourquoi évoquer ces lointaines origines et ces artisanats en train de disparaître – quel rapport avec la marche ? C'est simplement pour redonner vie à cette scène bouleversante d'un ancien paysan, lors d'une fête du village, qui nous fit

pour la dernière fois la démonstration de la manière dont on semait le grain par le passé. Jamais dans ma vie, je n'ai revu marcher ainsi, d'un pas régulier, presque inexorable, mais entrecoupé comme d'une courte hésitation, les deux mains puisant alternativement dans un large sac suspendu sur le devant, pour épandre le grain à la volée sur le champ fraîchement hersé, une fois à droite, une fois à gauche. Jamais je n'ai ressenti un tel lien de sacralité entre la Terre nourricière et l'humain qui l'ensemence.

Bien avant, un grand poète avait été saisi par la grandeur de ce geste. Victor Hugo me revient à l'esprit, dans la dernière partie du « Semeur² » – une scène qui s'offre à lui un soir :

« Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,
Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur. »

Devant l'entrée de la maison familiale, là où arrivaient matin et soir les paysans pour « couler » le lait que mon père transformait en fromage, se dressait un grand orme au tronc triple et aux feuilles rugueuses comme du papier de verre. Il était le premier arbre s'offrant à ma vue chaque fois que je sortais de la maison pour explorer peu à peu le monde.

Cet arbre allait devenir pour moi comme une « essence-totem » – y compris lors de ma thèse en sciences naturelles, où j'allais étudier ses structures anatomiques en fonction de sa dynamique de croissance. Un de ces arbres importants qui borderont mes chemins de vie et abriteront mes lieux de repos. De façon toujours plus claire et avec une évidence accrue se pose à moi la question du rapport réel pouvant se lier peu à peu entre l'être humain et certains arbres marquants rencontrés sur nos sentiers. N'y a-t-il là que des coexistences aléatoires sans implications particulières ou peut-être alors des interactions, des interdépendances beaucoup plus subtiles et puissantes que nous ne l'imaginons ?

N'y a-t-il que de la superstition obscure dans cette belle pratique qu'observaient les Indiens Apaches Chiricahuas à la naissance de leurs enfants ? Ce que décrit leur dernier chef, Geronimo, dans ses mémoires donne à réfléchir. D'après l'ancienne coutume, la jeune mère enveloppait l'enfant dans le tissu sur lequel elle était agenouillée pendant qu'elle était en travail et plaçait délicatement le nouveau-né ainsi enveloppé dans les branches d'un arbre ou d'un arbuste fruitier proche. La raison en était que le végétal revit chaque année et qu'on voulait que la vie de cet enfant soit renouvelée comme celle de cet arbre. Avant de placer le vivant et précieux paquet dans les branches, l'accoucheuse le bénissait en disant : « Puisse l'enfant vivre et grandir pour te voir porter des fruits de nombreuses fois. » A partir de ce moment, l'endroit devenait sacré pour l'enfant et ses parents.

En contrebas de ce grand orme, mes pas m'amenaient vers une haie de noisetiers ; plus bas encore coulait un ruisseau tranquille dont les truites disparaissaient subrepticement sous les pierres à notre approche – un ruisseau qui nous invitait à le suivre pour entrer dans la forêt profonde. Ces sentiers étaient bordés de toute une variété de plantes sauvages, d'herbes, de fougères et de mousses odorantes. Il y avait là une flore exubérante que je rencontrais comme en la tutoyant, mais sans en connaître encore les noms scientifiques et personne dans le village pour m'en dire les noms vernaculaires. Près des haies poussaient des morilles ; dans la forêt, c'étaient des chanterelles et des bolets. Bien plus que les délices gastronomiques qu'en déployait ma mère, j'étais tout d'abord comme fasciné, saisi par la magie et l'enchantement que dégageaient ces champignons dans l'écrin de verdure moussue où ils étaient apparus. Peut-être y avait-il là tout un petit peuple invisible et joyeux qui se jouait gentiment de moi ?

Un peu plus éloignés que les sentiers forestiers, j'explorais aussi les vieux chemins de campagne. Ils étaient témoins comme le village des transformations des paysages traditionnels, opérés par la modernité qui allait dérouler ses ennuyeux tapis d'asphalte et de béton. Dans mes premières années, je me souviens de ces sentiers de gravier et de terre battue, sablonneux, où brillaient comme des étoiles en plein jour de petits cristaux de quartz et des particules de mica. Ils étaient bordés de plantains, dont on s'amusait à rompre la tige pour laisser apparaître les filaments blancs de ce que

j'apprendrai plus tard être de fins vaisseaux conducteurs. Il y avait là aussi la modeste pâquerette dont la fleur est en fait très complexe, ainsi que la camomille au parfum subtil, indéfinissable. Quel plaisir de marcher sur ces sentiers baignés de lumière, que tant d'autres avaient parcourus avant nous, et d'observer les traces de mes petites semelles marquées dans le sable fin. Plus tard, je découvrirai que ces surfaces irrégulières et complexes ont l'effet de reposer les jambes et de leur donner un regain de fraîcheur après avoir trop longtemps marché sur l'asphalte uniforme. Et cela déjà dès les premiers mètres de nature retrouvée.

Ce qui m'a vraiment fait pratiquer la marche jour après jour, ce fut le passage de l'école primaire placée au cœur du petit village, à l'école secondaire, au collège d'un vieux bourg sis à une dizaine de kilomètres. On s'y rendait en prenant un vieux tramway parcourant la campagne, remplacé plus tard par des autobus. Or, la halte la plus proche était distante de trois kilomètres du village. Tôt le matin, la voiture postale nous y amenait, mais, en fin d'après-midi, le trajet du retour se faisait à pied. Au début, une institutrice déjà âgée, la femme du forgeron, se rendait également dans cette ville de cette façon pour aller enseigner. Les premiers temps, sa rapidité de marche m'avait frappé, me laissant loin derrière. Mais, peu à peu, l'entraînement aidant, l'ordre put être inversé.

Il n'était pourtant pas uniquement question de vitesse sur cette route : la première halte avait souvent lieu sur un

pont enjambant un petit ruisseau dans lequel évoluaient quelques truites. Depuis ce temps-là, je n'ai presque jamais passé un pont par-dessus une rivière sans longuement y plonger mon regard à la recherche de « mes » truites. Parfois aussi, la marche se trouvait ralentie, mais cette fois par d'épaisses bourrasques de neige qui empêchaient presque de voir le chemin. A vouloir les braver, elles procuraient une sorte de jubilation qui reste pour moi encore inexpliquée.

Ainsi s'est formé en moi peu à peu un rêve, un vœu, une sorte de petit jardin imaginaire et secret : « Partir un jour à pied du lieu où je suis né et où j'ai grandi, pour rejoindre la mer du Sud la plus proche, la Méditerranée ! » Ce rêve est tissé de plusieurs sortes de fils. Il y a d'abord les récits de vacances ensoleillées et exotiques de mes camarades de collège, issus pour certains de familles aux professions libérales pratiquant de grands voyages d'été dans des pays chauds, alors que moi, je n'étais pas beaucoup sorti du village. Quand je regardais la paume de ma main gauche et que je contemplais le « M » qu'y forment les lignes, je me disais que moi aussi, j'étais ici pour parcourir et apprendre à connaître le vaste monde.

Pourquoi à pied ? Parce que j'y avais pris de plus en plus goût, chaque marche recelant son lot de surprises et d'occasions parfois grisantes de se surmonter. S'était aussi développée en moi la certitude que le monde est certes vaste, mais accessible à chacun au rythme des pas, et bien davantage que l'on ne l'imagine.

Et pourquoi vers la mer ? Est-ce d'avoir toujours joué dans ces ruisseaux dont je connaissais la source sans savoir jusqu'où ils pouvaient bien couler ? Est-ce la part de mystère liée à mon père, qui aimait la pêche et que j'ai si souvent accompagné, y compris dans ses pratiques clandestines, en braconnier ? Il y allait instinctivement au bon moment, sans permis, par une façon d'être dans la nature qui n'est pas classique, mais sauvage, en se cachant, en prenant les sentiers de traverse, entre chien et loup. Il anticipait les moments propices, quand l'orage menace et que les truites sont nerveuses au point de mordre tout ce qui bouge... Ces mêmes truites que j'observais remonter les ruisseaux depuis la mer, à la même saison et depuis des temps immémoriaux, pour le frai et la joyeuse perpétuation du cycle de la vie. Ces truites que je faisais fuir en marchant dans l'eau avant de les voir se cacher sous les pierres, et avant, parfois, de les saisir de mes mains en eau vive...